

Voilà pour le thème de la solitude dans *De muur*, qui joue encore un rôle important notamment dans les recueils de nouvelles *Een mannetje uit Polen* (Un pauvre type de Pologne, 1965) et *De 10 minuten van Stanislaw Olo* (Les dix minutes de Stanislaw Olo, 1969), la dramatique télévisée *De week van de kapiteins* (La semaine des capitaines, 1969) et les romans *De Engelse les* (Le cours d'anglais, 1980) et *Sarah* (1982).

Le danger, tel est le thème hal-lucinant du roman *Het gevaar* (Le danger, 1960) (1). Dans ce livre visionnaire, Vandelloo préfigure, il y a un quart de siècle, ce que la catastrophe de Tchernobyl devait nous présenter comme une réalité horrible. Trois techniciens d'une centrale nucléaire sont exposés à une irradiation fatale. Le premier meurt rapidement, mais les deux autres fuient leurs angoisses: la panique à l'idée des conséquences de leurs blessures, la peur de l'atmosphère de l'hôpital et la crainte de la solitude. Vandelloo excelle à parler de gens qui menacent ou sont menacés ou qui se harcèlent tels des ennemis. Cette thématique de la menace, du danger et de l'hostilité est également présente dans les recueils de nouvelles *De vijand* (L'ennemi, 1962), *Mannen* (Hommes, 1975) et *Vrouwen* (Femmes, 1978), ainsi que dans le roman *De coladrinkers* (Les buveurs de coca, 1968).

Le thème de l'aliénation, enfin, sous-tend les romans *Het huis der onbekenden* (La maison des inconnus, 1963) et *De muggen* (Les moustiques, 1972) et la pièce de théâtre *Waarom slaap je, liefje?* (Pourquoi dors-tu, chérie?, 1972). Surtout dans le premier roman, l'auteur a magistralement exploité le thème, dans la tradition du réalisme magique, un courant littéraire fantastique typiquement flamand. La magie de l'histoire réside dans l'expérience étrange que subit le personnage principal. Tout d'un coup, du jour au lendemain, il ne reconnaît plus les êtres et les choses qui lui

sont familiers. Epouse, fils, amis, connaissances, bien que tous continuent à le considérer comme l'homme qu'il était auparavant, sont des étrangers pour lui. La vie de ce personnage devient comme un miroir de l'époque moderne, où l'homme, tel un étranger perdu et égaré, erre dans un décor absurde, cherchant en vain quelque point d'appui et quelque sens dans l'existence. ■

Jef van Meensel

(Tr. W. Devos)

(1) JOS VANDELLOO, *Le danger*, traduit du néerlandais par Maddy Buysse, Seuil, Paris, 1964, 127 p.

Contre le végétarisme.

Dick Hillenius (1927-1987)

«Les sens sont les petons de l'âme»: telle est la phrase que le poète, biologiste et essayiste Dick Hillenius a choisi d'inscrire en exergue de son premier recueil d'essais, *Tegen het vegetarisme* (Contre le végétarisme, 1961). La formule, qui résume la curiosité goulue et désintéressée de Hillenius pour tout ce qui bouge - le titre cité s'en prend à «l'existence végétative» - a été reprise à ses funérailles, Hillenius étant décédé le 4 mai 1987, à l'aube de son soixantième anniversaire. Ses amis et ses adversaires intellectuels (il s'agissait parfois des mêmes personnes) ont consacré à la mémoire de Dick Hillenius le numéro de juin du *Hollands Maandblad*. A la lecture des différents *In Memoriams*, Hillenius apparaît comme «un flibustier aux confins de la littérature, de l'art et de la science», et comme «un défenseur de tout ce qui est à contrefil». Tous les titres de ses recueils d'essais et de poèmes décèlent une véritable angoisse de la sclérose ainsi qu'une pulsion vitale vers la recherche: *Oefeningen voor een derde oog* (Exercices pour un troisième œil), *Het principe van de nieuwsgierigheid* (Le principe de la curiosité), *Uit groeiende onwil om ooit nog ergens in veiligheid aan te komen* (À partir d'un croissant refus d'arriver un jour quelque part en sécurité), *Een klein apparaat*

tegen de rechtlijnigheid (Un petit appareil contre la linéarité).

De même, la forme ouverte, inachevée de son œuvre semble découler de son anarchisme; il s'agit la plupart du temps de notes, d'aphorismes, de pages de journal «plus ou moins chronologiques», «d'écritures», comme Hillenius les appelait lui-même avec un manque caractéristique de gravité. Son absence d'amour-propre a empêché les jurys littéraires de songer seulement à lui décerner le prix le plus prestigieux, spéculé une critique. Toutefois, font observer divers collaborateurs au numéro commémoratif du *Hollands Maandblad*, il existe une contradiction entre l'aversion de Hillenius pour toute hiérarchie, domination ou dogmatisme, et son adhésion à la théorie déterministe de Darwin.

A cause de sa désarmante amabilité, il était impossible d'engager une polémique avec Hillenius, écrivent maintenant ceux qui émettaient des réserves devant ses parallèles par trop dénués de fondement entre les comportements animal et humain.

Par sa mobilité, sa curiosité et son insaisissabilité, il s'était mis à



Le numéro spécial de «Hollands Maandblad» consacré à Dick Hillenius.

ressembler à ses animaux favoris: caméléons, crapauds et salamandres. Sa tâche scientifique de taxinomiste au Musée Zoologique d'Amsterdam, il l'a exercée sa vie durant avec enthousiasme; mais l'art de la formulation qu'on lui avait appris à pratiquer comme auxiliaire de l'observation scientifique s'était avéré - à sa grande stupeur, comme il le déclara un jour dans une interview - être un besoin vital d'observer, et surtout de «jouir» de l'art et de la nature. Il se révéla être le point fort de son écriture.

«Dick Hillenius est un auteur qui écrit comme il parle à un interlocuteur tout proche», écrivait l'essayiste Renate Rubinstein, évoquant l'affinité qu'elle présente avec le style limpide de Hillenius. Son œuvre reflète une personnalité «de caméléon»: pleine de saillies étonnantes sur des sujets colorés qui ne le sont pas moins, allant de la vie à Madagascar à «la psychologie de la négligence», du «végétarisme» à la nouba. Une de ses anciennes étudiantes se rappelle une formule de son professeur: «Entendre, voir, sentir, goûter, humer la nature, cela peut guérir la détresse spirituelle, cela peut même apporter le bonheur.» Elle lève un pan du voile sur les exceptionnels dons didactiques de Hillenius, bien que dans ses essais, il ait toujours manifesté une véritable phobie de la «magistralité».

La meilleure caractérisation, c'est évidemment notre talentueux littérateur qui la donne lui-même:

«Je constate en moi une grande concordance entre la jouissance que je tire de l'art et celle que je puise dans la nature. Toutes deux jouent de ma sensibilité, je suis les fils de la causalité, de la mélodie, du contrepoint, de l'harmonieux antagonisme, des chaînes alimentaires et des cycles logiques. L'activité de l'esprit que requiert cette occupation est davantage que de la pensée, elle est prise de conscience de mon élaboration personnelle et comme individu et comme composante

d'un ensemble bien plus vaste. Je ne suis pas religieux au sens traditionnel du terme, mais l'expérience de l'harmonie de la nature, qui comporte aussi la maladie, la souffrance et la mort, me permet, ou du moins m'offre la possibilité, de maintenir mes propres misères en équilibre. La musique produit le même effet.» ■

Diny Schouten

(Tr. J. Fermat)

La privatisation du prix P.C. Hooft

Il semble que la fin de l'interminable conflit entre le ministre de la Culture et le monde littéraire soit en vue. Il y a deux ans, le ministre L.C. Brinkman refusa de décerner le prix P.C. Hooft, le plus important prix littéraire néerlandais, à l'essayiste-mathématicien Hugo Brandt Corstius. Par solidarité avec le jury, le plus important organisme consultatif du ministre, la section Lettres du Conseil des Arts, cessa ses activités, ce qui entraîna, au cours de la période écoulée, une pénible stagnation dans la mise en forme de la politique du ministre. L'attribution de subventions à des éditions littéraires en fut sérieusement retardée, et même la collaboration culturelle avec la Belgique au sein de l'Union linguistique bilatérale (*Taalunie*) eut à en souffrir, le ministre flamand de l'Intérieur, Marc Galle, ayant rompu ses relations avec son collègue néerlandais. Les mobiles qui ont poussé le ministre à refuser à Brandt Corstius le prix d'Etat, qui tire son nom du poète, dramaturge et historien Pieter Corneliszoon Hooft (xvii^e siècle), avaient une évidente explication personnelle: au long de ses chroniques politiques quotidiennes dans *De Volkskrant* (Journal du peuple), Brandt Corstius n'avait cessé d'accabler le ministre de la Culture de ses sarcasmes. En dépit des pressions de l'opinion publique, qui y voyait une menace contre la liberté d'opinion, et du parlement, le ministre maintint que l'invective blessante ne saurait avoir valeur littéraire.

Pour sortir de l'impasse politique, les organismes concernés par le conflit, à savoir la Société des Lettres Néerlandaises (*Maatschappij voor Nederlandse Letterkunde*), l'Association des Gens de Lettres (*Vereniging van Letterkundigen*) et une provisoire section Lettres du Conseil des Arts, mise en place pour la durée de la crise, ont élaboré un projet, maintenant adopté par le ministre (toujours le même, Brinkman ayant été réélu pour un second mandat). Le prix va changer de caractère: de «prix d'Etat», il deviendra «prix national». Ce terme traduit un distinguo subtil: ce sera toujours un prix des pouvoirs publics, mais le ministre n'en portera plus la responsabilité. Celle-ci sera transférée à une fondation indépendante. La remise du prix par un représentant du gouvernement devra être considérée dans la nouvelle constellation comme une faveur: un désaccord sur le candidat suffira à motiver l'empêchement du ministre. Des propositions de députés tendant à multiplier par dix le montant de la somme allouée avec le prix (jusqu'à maintenant 10 000 florins) ne sont pas honorées par le ministre: Brinkman songe à porter la dotation à 15 000 florins (270 000 FB ou 43 000 FF), toute latitude étant laissée à la Fondation Prix P.C. Hooft pour chercher elle-même des sponsors privés, si la somme lui paraît insuffisante. Ainsi, Brinkman a réussi à transformer son faux pas politique en avantage: c'est un partisan déclaré de la «privatisation». Depuis, les plans de Brinkman ont été approuvés par le parlement, en dépit des bougonnements de certains parlementaires contre la «parcimonie hollandaise».

Pourtant, l'affaire n'est pas complètement réglée, la Fondation Prix P.C. Hooft se trouve confrontée aux problèmes de savoir si le prochain prix doit aller à un «essayiste», étant entendu qu'en ce cas on ne peut imaginer de jury qui n'attribuerait pas le prix à Hugo Brandt Corstius. Selon toute vraisemblance, le tact